

CHRISTOPHE
CARPENTIER

Le Parti
de la jeunesse

ROMAN

DENOËL

Le Parti de la jeunesse

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Vie et mort de la cellule Trudaine, 2008

Christophe Carpentier

Le Parti
de la jeunesse

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2010.*

La différence entre une icône et une caricature tient à peu de chose, le plus souvent à une infime quantité d'air du temps que l'on aurait avalée en trop ou en moins.

Gunnar Thordisarson

Pour fêter la Saint-Sylvestre, Benjamin Speklof donnait une soirée dans son appartement de la rue Saint-Honoré. Les douze coups de minuit venaient de sonner, et on avait accueilli l'année 2009 comme une amie qui ne nous voudrait que du bien, même si, au fond de nous, on se doutait que les choses ne seraient pas aussi simples que ça. La crise mondiale n'en finissait pas de s'étendre à tous les secteurs de l'économie, et la phase de fragilisation des âmes s'était enclenchée, tandis que la démobilisation graduelle des motivations et des ambitions gagnait chaque jour du terrain dans la société. Mais ce soir, chacun s'était donné pour consigne de ne pas trop y penser, histoire de ne pas plomber l'ambiance de la fête. Sur le parquet, une couche de cotillons imbibés de verres d'alcool renversés était le pendant artificiel de la neige fondue qui dehors souillait la chaussée, ce ne serait pas encore cette nuit que Paris serait recouvert d'un magnifique manteau blanc. À côté de moi, des Prépas d'Henri IV se beigbédéraient en sniffant de la coke et en devisant sur des écrivains célèbres. Ils parlaient

suffisamment fort pour qu'on puisse les entendre citer à profusion Faulkner, Beckett, Kafka et bien d'autres encore, malgré le brouhaha musical que distillait un DJ professionnel. Leur petit manège était si bien rodé que ces frimeurs pouvaient vérifier du coin de l'œil l'impact de leur culture déclamée sur des nanas qui se pâmaient littéralement devant une telle démonstration de force. Moi, je détestais ces coqs érudits qui transformaient les génies d'hier en grands frères avec lesquels ils prétendaient partager le même regard sur la vie. L'un d'eux, situé à quelques mètres de moi, disait même passer ses longues soirées d'hiver à dialoguer en direct avec les spectres de Melville et Burroughs flottant devant lui, tu parles d'une farce! Je me suis rapproché, et sur un ton poli je lui ai fait remarquer qu'il n'avait pas le droit d'utiliser Burroughs et Melville pour se mettre en valeur, parce que ces artistes n'avaient pas donné le meilleur d'eux-mêmes pour être réduits à de simples faire-valoir. Le temps d'enregistrer mon acte d'accusation, il me demanda qui j'étais pour lui parler sur ce ton-là. J'ai répondu que j'appartenais à une confrérie secrète, dite des *protecteurs d'aura*, dont le but était de veiller à ce que l'aura des grands écrivains ne soit pas ternie en public par des usurpateurs dans son genre qui se vantaient d'être leur plus grand lecteur ou leur plus grand admirateur. Après quoi je lui ai dit qu'il ne devait pas souffrir de ne jamais devenir un jour le nouveau Melville ou le nouveau Burroughs, parce que l'humanité n'avait pas besoin qu'il y ait un nouveau Melville ou un nouveau Burroughs, pour la bonne raison que les œuvres de ces deux génies conti-

nuaient de participer au renouveau permanent du monde. Le gars vit rouge, mais je me trouvais rue Saint-Honoré et non dans une des tours-ghettos du 9cube, alors il n'y avait pas de raison de flipper à cause de son changement de couleur. La violence chez nous, les nantis, comme on disait dans les éditos de *L'Huma*, il fallait en faire des tonnes pour qu'elle s'extériorise. On s'insultait, on se poussait un peu en arrière, mais pour en venir aux mains, il fallait vraiment des circonstances aggravantes, comme des histoires de nanas adultères ou de coke impayée, mais même ça des fois ça ne suffisait pas. Dans l'immense majorité des cas, notre bonne éducation servait de médiateur et apaisait aussitôt les tensions. Ce n'était pas vraiment une question de lâcheté, c'était seulement que la définition qu'on donnait de la victoire et de la défaite était plus nuancée, moins dogmatique qu'en banlieue. Là par exemple, le frimeur et moi, on pouvait considérer notre altercation comme un moyen décalé de faire connaissance, oui, on avait les ressources intellectuelles pour penser un truc aussi déjanté. Tout ça pour dire que, dans mon milieu, on pouvait passer toute sa jeunesse sans se bagarrer une seule fois, ce qui était mon cas. Pas la plus petite rixe en dix-huit ans de vie, dont huit s'étaient pourtant déroulés après le 11-Septembre. D'une certaine façon, je trouvais d'ailleurs ça totalement indécent de laisser la violence à ceux qui dans les ghettos baignaient dedans jusqu'au cou depuis leur naissance, sans même en prendre une petite part pour soi, voilà une injustice de plus à mettre sur le compte du déterminisme sociologique. Le frimeur gonfla le torse, mais nous savions

tous les deux que sa petite mise en scène ne déboucherait sur rien de décisif. Il fit le strict minimum théâtral en me montrant qu'il aimerait tout de même m'en coller une, mais sa prestation fut trop approximative pour que je me mette sur mes gardes, alors, faute de muscles, le dialogue reprit le dessus. Amicalement je lui ai conseillé de faire un travail psychologique sur cette façon qu'il avait d'afficher sa culture comme un signe extérieur de richesse intérieure, et de chercher d'autres biais pour se faire respecter et asseoir sa popularité. Avant de s'éloigner, le frimeur me demanda comment il pouvait intégrer la *confrérie des protecteurs d'aura*, et moi de lui répondre qu'il serait contacté en temps et en heure, quand le comité de sélection jugerait qu'il était enfin parvenu à ne plus établir un rapport concurrentiel avec les génies d'hier et d'aujourd'hui.

À l'autre bout de la pièce, le DJ venait de caler dans son lecteur un morceau des Babyshambles. Le son subtilement déglingué électrisa d'un coup un contingent de danseurs amorphes qui n'étaient pas mécontents qu'on vienne les sortir du son enlisant de Roxy Music. C'était chose faite. Peter Doherty, méta-icône junky de ma génération en quête éperdue d'extase neuronale, venait d'assécher tous les marais nauséabonds du glam-rock. Le DJ était fier de son petit effet booster pourtant bien prévisible. Cette bagarre qu'on n'avait pas livrée nous avait rapprochés, le frimeur et moi. J'en voulais pour preuve les petits signaux amicaux qu'il m'envoyait dès que nos regards se croisaient, mais moi, c'était une autre forme de rapprochement qui me branchait. Il y a six semaines, le jour de mes dix-huit

ans, j'avais emménagé dans un studio avec la bénédiction de mon père, et il ne me manquait plus qu'une copine pour que la panoplie du type émancipé soit complète. Les quelques vodka-pomme que je m'étais sifflées me donnaient une certaine assurance, et j'étais fin prêt à faire mon entrée sur le grand marché de la séduction. Mon réseau d'émotions primaires avait repéré là-bas au fond à droite une brune plutôt stimulante, mais alors que je me dirigeais vers elle, je fus coupé dans mon élan par une rumeur démente qui se répandait telle une traînée de poudre à travers toute la fête : une fille acceptait moyennant cinquante euros par personne de baiser en groupe dans une des chambres de l'appartement, le nombre de participants était illimité, filles comme garçons, et elle fournissait les capotes. « Non, non, c'est pas une pute professionnelle. » Juste une étudiante en première année de médecine dont les parents avaient été ruinés par la crise financière, et qui cherchait à arrondir ses fins de mois pour payer son loyer et se nourrir. « T'es sûr, c'est pas une pute, non non, je te dis. » La rumeur électrisa la fête, mais d'une façon moins homogène qu'un morceau de Peter Doherty. Des étudiants étaient venus en couple, et ce qu'ils croyaient au départ être une chance face à des solitaires comme moi, se révélait une malédiction dont ils allaient avoir du mal à se remettre. La rumeur était en effet parvenue aux oreilles de leurs girl-friends qui, prises de panique, décidèrent d'éloigner le plus vite possible leurs copains de cette situation critique, et ça faisait peine à voir ces types qui traînaient des pieds vers la porte de sortie en se demandant s'ils ne feraient pas

mieux de larguer leurs copines sur-le-champ, parce que participer à un truc aussi bandant qu'un gang-bang ça valait tous les sacrifices et tous les gâchis du monde. Mais après tout, ils n'avaient que ce qu'ils méritaient, puisque aucun d'eux n'eut le cran de laisser sa copine rentrer seule chez elle, et d'aller aider cette pauvre étudiante à se remplir les poches. Il était une heure du matin. L'excitation générée par la rumeur avait reformaté l'ambiance de la fête. Une sorte de gravité, de solennité s'était invitée et rendait nos corps lourds, moins propices à la danse. Les types seuls se tâtaient, et certaines nanas pas maquées commençaient à rire jaune tellement elles trouvaient surnaturel et courageux, physiologiquement parlant, d'offrir son corps à un collectif de garçons en rut. Benjamin Speklou prit alors la parole, histoire de mettre fin à ce flottement. Il annonça qu'il n'y avait aucune obligation de participer, mais que ce serait une bonne chose si au moins une quinzaine de garçons se dévouaient pour aider cette étudiante à se renflouer. Il nous exhorta à ne pas porter sur l'événement un jugement moral, prétextant que la précarisation de la vie était un fléau qui pouvait un jour nous toucher nous aussi. Son petit discours fut convaincant. Il était étudiant en droit, mais à Assas, pas à la Sorbonne comme moi. Une dizaine de garçons seulement se dévouèrent, et se dirigèrent illico vers la chambre où les attendait la fille en question. Certains, particulièrement excités, frétilaient à la façon des milliards de spermatozoïdes dont ils s'apprêtaient à se délester. Dix candidats, ça ne faisait que cinq cents euros pour la jeune étudiante en médecine, et visiblement Ben-

jamin trouvait cette somme insuffisante, parce qu'il reprit la parole et annonça qu'il était possible moyennant vingt-cinq euros de jouer les voyeurs sans s'impliquer physiquement dans l'orgie. Une huitaine de filles intriguées par le challenge physique que représentait un gang-bang décidèrent alors d'assister à ce qu'elles s'obstinaient à voir comme une performance artistique trash. J'en ai profité pour me mêler à leur groupe.

Bon dernier de la file, je suis entré dans une chambre d'une quarantaine de mètres carrés, dont les meubles avaient été poussés sur le côté pour permettre une meilleure évolution des participants autour du lit. Benjamin précisa que c'était la chambre et le lit de ses parents, bien que cette information n'eût absolument aucune utilité, mais peut-être que ça l'excitait de dire ça. L'étudiante en médecine était une adorable blonde à la peau hâlée et aux seins ni trop petits ni trop pulpeux. Elle en était encore aux préparatifs. Elle s'était déjà déshabillée et distribuait une capote à ses dix futurs amants qui la regardaient d'un air halluciné, comme s'ils voyaient en elle l'incarnation de la femme idéale. Avec un petit mot et un sourire chaleureux pour chacun, elle leur demanda leur prénom et précisa qu'elle, elle s'appelait Ludivine. Après quoi elle tendit son sac à main ouvert dans lequel ils glissèrent les cinquante euros requis. Quant à nous, le groupe des neuf voyeurs, on s'est timidement approchés du lit pour verser notre obole. J'étais le seul garçon présent à ne pas figurer parmi les participants actifs, mais Ludivine ne semblait pas m'en tenir rigueur, car elle me lança à moi aussi un beau

sourire quand mes vingt-cinq euros tombèrent dans son sac. Une fois l'argent récolté et la certitude que son loyer serait payé et son frigo rempli, elle dit aux garçons qu'ils pouvaient se déshabiller, et qu'ils pouvaient commencer à se masturber. Pendant ce temps elle se mit à quatre pattes sur le lit, et se badigeonna l'anus et le pubis avec un gel lubrifiant et antibactérien. C'était son moyen à elle de nous signifier qu'elle ne faisait pas ça par plaisir et que, faute d'une attirance réelle pour ces types, ses muqueuses resteraient sèches. Son impudeur était terrifiante à voir, parce qu'elle témoignait de l'obligation qu'avait cette fille de se faire de l'argent rapidement pour ne pas compromettre la réussite de ses études. Au moment où je voyais son index badigeonner préventivement ses parties intimes pour leur épargner d'inutiles souffrances, je pensais à tous ces étudiants qui investissaient tellement d'énergie et de concentration dans un job à mi-temps sous-payé qu'ils perdaient, sans le savoir, tout espoir de réussir leurs études. Moi, je n'avais pas ce genre de problème-là, j'étais ce qu'on appelle un *privilegié*, la vie m'avait fait naître dans un milieu aisé qui me dispensait de travailler. Ludivine fit signe aux dix pénis dressés devant elle de s'approcher du lit, et de se mettre côte à côte. Parmi eux, trois avaient un peu de mal à bander dans la durée, c'est donc très gentiment vers ces trois-là que sa bouche se dirigea en premier, enveloppant leur semi-mollesse de sa langue compatissante pour les aider à refaire le plein de virilité. Pendant ce temps, ses deux mains papillonnaient d'une bite à l'autre, et pour que les garçons qui n'étaient ni sucés ni branlés

ne s'impatientent pas, elle mettait à disposition ses seins, ses oreilles, ses hanches et son sexe qu'ils avaient le droit de caresser. Prenant appui sur ces différents supports de chair, les types s'excitaient et se préparaient à la copulation. L'ambiance était bon enfant. Décontractés, certains participants échangeaient des sourires, fiers qu'ils étaient de leur érection, mais personne n'osait troubler le silence qui régnait dans la chambre en commentant de vive voix ce qui s'y passait. Il y avait véritablement quelque chose de religieux, et en même temps de totalement marchand, au sens capitaliste du terme, dans cette façon qu'avait Ludivine de s'offrir à tous, sans ménager ses efforts, pour que l'offre soit à la hauteur de la demande, et Dieu sait si cette dernière ne cessait d'augmenter à mesure que la fille à la bouche pleine émettait des râles qui, même surjoués, parvenaient à émoustiller jusqu'à l'assistance passive dont je faisais partie.

À ma droite, une nana avait porté la main à sa bouche, et dans ses yeux se lisait de l'effroi, tandis qu'à ma gauche une autre avait définitivement cessé de battre des paupières et regardait Ludivine avec une totale admiration. C'est vrai que ce que nous regardions était tout bonnement fascinant, tant cette scène pornographique véhiculait une *mystique de la chair*, qui à elle seule pouvait pulvériser une âme, la carboniser comme un éclair foudroyant et, au-delà, dévaster des civilisations entières. Jusqu'à présent dans ma vie, ni la lecture d'un roman mythique, même américain, ni le visionnage d'un film culte, ni la visite d'une exposition d'art contemporain n'étaient parvenues à me mettre

dans un tel état d'excitation hormonale, et à me donner à ce point la sensation d'appartenir à l'humanité. Cette étudiante en médecine nous apprenait qu'au-delà de toute forme d'art, au-delà de toute intellectualisation des rapports humains, ce qui créait de l'humanité entre les gens, c'était la fusion des corps, le dédoublement de soi dans l'accouplement, bref, l'accès à cette *mystique de la chair* que les religions dans leur immense intuition paranoïaque diabolisaient depuis des millénaires.

Le début de l'orgie fut approximatif. Les apprentis hardeurs cherchaient leurs repères et manquaient d'aisance, ils ressemblaient à une meute d'hyènes qui ne savaient pas comment se partager équitablement ce corps offert sans créer un incident diplomatique entre elles. Pour remédier à ce flou artistique, Ludivine prit les choses en main, et tout devint alors plus fluide, plus homogène, et les positions s'enchaînèrent à la façon de ces figures acrobatiques qu'exécutent les parachutistes lors d'une compétition de vol relatif. Ludivine fit signe à un des garçons de s'allonger sur le lit, puis elle s'assit sur son sexe, après quoi elle offrit son cul à un autre type en rut, et invita les autres à venir se placer devant son visage pour qu'elle puisse les lécher ou les branler, puis elle invita celui qui la sodomisait à laisser la place à un autre, puis à celui qui était dans son vagin de faire de même, le tout dans une sorte de tournante ouatée dépourvue de tension et de pesanteur, à croire que les dix gars accédaient à une forme d'élévation spirituelle à mesure qu'ils se délestaient du gigantesque poids de leur excitation. Ce spectacle fit monter en

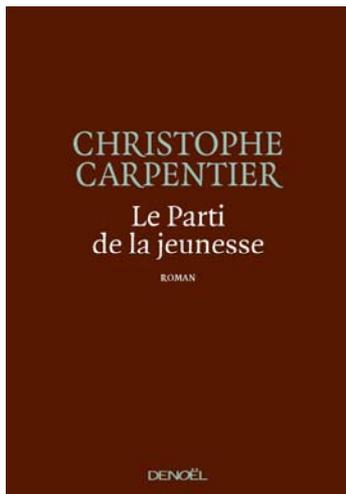
moi une telle frustration que je fus dans l'obligation de quitter la chambre à l'instant même où débutait la série des éjaculations faciales, point d'orgue orgasmique d'un moment de vérité organique comme je n'en avais jamais connu auparavant dans ma courte vie. Anéanti par le courage qui m'avait manqué de proclamer mon droit inaliénable à la jouissance physique, je désertai la scène, et regagnai le salon où des lâches dans mon genre se donnaient l'illusion d'être vivants en se dandinant au son des Weezer. Il m'était désormais plus facile de mourir sur-le-champ, en me défenestrant, que d'essayer de vivre les vingt prochaines secondes. Heureusement pour moi, alors même que mon envie d'en finir faisait son petit bout de chemin dans ma tête, mes yeux croisèrent le regard de la jeune fille qui à ma gauche dans la chambre avait fixé Ludivine avec admiration, et que je reconnaissais seulement maintenant comme étant cette nana brune que mon réseau d'émotions primaires avait initialement identifiée comme stimulante. Sans me dire un mot, elle me sourit, me prit par la main et me conduisit dans une des quatre salles de bains que comptait l'immense appartement de Benjamin Speklöf. Là, elle verrouilla la porte, alluma la lumière et, toujours sans dire un mot, elle s'agenouilla devant moi, ouvrit ma braguette, en sortit mon sexe mou, et commença à le pomper avec une délicatesse et une aisance que n'aurait pas reniées Ludivine. En quelques va-et-vient elle mit fin à une quantité phénoménale de frustration que j'avais accumulée en cinq ans de puberté, et libéra dans sa bouche une tout aussi phénoménale quantité de sperme qu'elle prit soin d'avalier sans

trouver ça le moins du monde répugnant, ce que je pris aussitôt pour une déclaration d'amour. Comme je restais béat d'admiration devant son acte altruiste qui venait de me sauver la vie, elle éclata de rire et, après s'être essuyé le visage, elle m'apprit, toujours en riant, que ma sauveuse s'appelait Gloria.

*Composition Dominique Guillaumin
et impression Bussière
à Saint-Amand (Cher) en décembre 2009
Dépôt légal : décembre 2009
Numéro d'imprimeur :*

ISBN : 978-2-207-26168-2

170582



Le Parti de la jeunesse

Christophe Carpentier

Cette édition électronique du livre
Le Parti de la jeunesse
de *Christophe Carpentier*
a été réalisée le 10/02/2010 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2009
(ISBN : 9782207261682)

Code Sodis : N42370 - ISBN : 9782207101452